

Un vieux de mon village

Autor(en): **Landry, H.**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Pro Senectute : schweizerische Zeitschrift für Altersfürsorge, Alterspflege und Altersversicherung**

Band (Jahr): **16 (1938)**

Heft 2

PDF erstellt am: **22.07.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-722142>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

Nach dem Tode ward dem krummen Luwisi zuteil, was es im Leben gewiß niemals ahnte. Es erhielt einen Grabstein. Einmal, ganz früher, mußte Luwisi Patin sein. Sein Patenkind ist nachträglich ein großer, reicher Herr und Hotelbesitzer im fernen Moskau geworden. Das große „Hotel Berlin“ nannte er sein eigen. Heute haben ihm die Bolschewiken leider alles gestohlen, und er ist selber alt und arm. Dieser war so edel und ließ seiner Patin einen schönen, echt christlichen Grabstein setzen. So ist 's chrumm Luwisi in Marmor verewigt am Orte, wo es einst so oft und so gerne geweilt hat. Daß es da im Frieden ruht, weiß ich sicher. E. Z.

Un vieux de mon village.

Mon village se dépeuple. Hier la cloche nous appelait au travail. Aujourd'hui le vent seul l'agite dans le vieux clocheton de bois. La cloche est triste. C'est que la crise est venue et l'horloger a quitté la fenêtre où il inclinait son sourire.

Les jeunes sont partis. Ils ont quitté mon village. Ils l'ont regretté, car mon village est si beau. La fontaine coule au milieu de la place. Georges sort de l'étable ses deux vaches rousses. Marthe et Gertrude courent. Leurs cheveux si noirs flottent à cette brise printanière. Leurs yeux brillent. Elles regardent les garçons et ceux-ci leur sourient. Elles respirent l'air si frais, elles goûtent à la jeunesse.

— „Bonjour père Devaux!“

Il a nonante ans, c'est un tout petit vieux à barbe grise aux yeux brillants.

— „Bonjour père Devaux!“

Je suis entré sans frapper. Il ne m'a pas entendu. Il marche à petits pas dans sa cuisine. Il prépare le souper pour le petit-fils, son seul soutien, qui rentrera bientôt.

— „Bonjour, bonjour“, me fait-il, et il me tend la main,

une main toute ridée de vieil horloger. Je la serre avec effusion. Je le regarde.

Je l'ai toujours connu vieux, ce père Devaux. Quand nous étions enfants, il était garde-police. Il nous poursuivait le soir lorsque nous ne voulions pas rentrer, lorsque les jeux étaient si palpitants, si attrayants. Nous nous cachions dans les coins sombres et quand il s'approchait de nous toute la bande s'échappait comme une volée de moineaux.

Les parents nous attendaient sur la porte et nous tiraient l'oreille. Mais le père Devaux cherchait toujours.

Les ans ont passé.

Un jour, on dit au village: „La mère Devaux est morte.“

Et quand le convoi funèbre s'ébranla, lui suivait, un manteau rapé sur ses petites épaules, un mouchoir rouge de campagnard serré dans sa main. Il regardait tristement comme les vieux regardent quand ils pensent à la mort.

Un autre jour il frappe à ma porte.

— Qu'est-ce qu'il y a?

Il parle doucement, par monosyllabes. Je me penche vers lui pour saisir ses paroles. Le petit-fils qu'il a élevé, son Henri, et qui aujourd'hui est si bon pour son grand-père, n'a plus de travail. C'est la crise. Ah cette maudite crise. Le loyer est en retard, on n'a pas pu payer l'électricité, le boulanger réclame son dû, l'épicier voudrait un acompte, et il sort de sa poche un papier, tout petit comme lui, griffonné de chiffres. Ce sont ses dettes. C'est son bilan, pauvre bilan de vieux de nonante ans qui n'a connu de la vie que cette lutte âpre et rude pour le pain quotidien.

Je le rassure. Les gens ne meurent pas de faim dans notre pays. On s'occupera de lui. Je lui parle d'assistance. Ce terme blesse son amour-propre, sa fièreté. Il ne demande pas à être assisté à son âge. Il veut conserver son honneur et ses droits civiques. Ce n'est pas pour l'assistance qu'il est venu. C'est pour une aide. J'ai commis un impair. Je m'en aperçois, je répare. Lui s'en va soulagé,

on s'occupera de lui, on ne l'assistera pas. Son honneur de vieux soldat, de mobilisé de septante, est sauf. Conception qui étonne aujourd'hui parmi l'armée de ceux qui ne connaissent que des droits et pas un seul devoir.

Je le regarde, ces tableaux ont passé fugitifs devant mes yeux. Il continue d'éplucher quelques pommes de terre.



Vieux graveur chômeur

Si le travail reprenait, il pourrait vivre presque sans souci. Il serait entouré, heureux.

Ce chômage, ça tue les gens.

Cette fabrique vide, ça démoralise. Plus d'industrie. Plus rien. La crise n'a laissé que des locaux vides, des vieux qui souffrent, une cloche qui pleure.

— „Père Devaux, je viens pour vous avertir. Le Comité de la Fondation ne baissera pas votre rente, malgré ce gros déficit.

Il me regarde. Il me remercie. Il se mouche bruyamment. Deux grosses larmes sont tombées dans l'assiette des pommes de terre.

H. Landry.